

La Parole et le rite

Dieu, sa bouche et ses mains

L'action, puis la parole

Avant que les humains ne parlent, ils posent des gestes. Ils agissent de même lorsqu'ils se trouvent devant Dieu. Il en va ainsi dans tous les peuples: honorer Dieu se fait d'abord en actes. La première chose qu'Abraham fit à l'égard de Dieu, en effet, ce fut de Lui offrir un sacrifice pour lui montrer sa disponibilité. Une action muette. Ce n'est qu'après qu'il se mit à parler avec Dieu.

C'est ainsi également que Dieu agit avec nous. Sa première parole fut une action, la création. Avant même qu'Il ne trouve tant de mots pour dire qu'Il nous aime, Il le manifeste en nous prodiguant les splendeurs de la création et toutes ses merveilles : le soleil, la lune et les étoiles innombrables, la terre et la mer, les plantes et les animaux. Le jardin de l'Eden, voilà le premier langage de Dieu, sa première autorévélation. Comme dit le psaume :

*« Les cieux proclament la gloire de Dieu,
le firmament raconte l'ouvrage de ses mains.
Le jour au jour en livre le récit.
Et la nuit à la nuit en donne connaissance »*
(Ps 19, 2-5).

En fait, Dieu agit comme nous. Comment pourrait-il en être autrement, puisque nous sommes créés à son image ? Il cherche à s'exprimer, concrètement et même corporellement. Il entre dans le monde et, par le fait même, Il se cherche un corps. Pour nous aimer, il veut pouvoir nous toucher. Exactement comme nous le faisons nous-mêmes quand nous aimons quelqu'un. L'amour veut saisir.

Dieu commença à nous modeler avec la poussière du sol. Il voulut se promener avec nous sur la terre avant même qu'Il ne nous adresse la parole. Mais déjà il songeait à la venue de son Fils ; Il projetait de marcher avec nous sur les chemins de Palestine. Paul ne dit-il pas que, lors de la création, Dieu pensait déjà à l'Incarnation de son Fils et qu'Il avait tout créé en regardant déjà l'image du Fils ? Dieu réalise ce qu'il pense. Il crée un jardin, il l'emplit d'herbe verte, il mène les animaux vers l'homme. A l'arc-en-ciel, après le déluge,

il confie pour toujours la mission de nous parler de sa miséricorde, et cela sans parole.

Ensuite, tout se fit plus limpide. Et beaucoup plus corporel. Dieu envoya son Fils « dans la chair ». Mais, ici encore, sa vie commence sans parole : dans la crèche. Trente ans durant Il ne dit rien – du moins publiquement. La Parole vint beaucoup plus tard. Et à la fin, sur la croix, il ne délivre que sept paroles. Mais il agit. Mieux : il est déjà plus avancé sur le chemin de l'incarnation : Il se laisse faire. Il meurt pour nous en silence.

Alors vient la Parole

Si l'acte vient en premier, la parole est pourtant indispensable. Un rite sans parole, en effet, peut être ambigu et suggérer de nombreuses significations, même contradictoires. L'eau peut apporter la fécondité, être source de vie et de croissance. Mais l'eau de la mer est forte comme la mort, traître et dangereuse. L'eau est à la fois attirante et repoussante. Et l'eau du baptême joint les deux significations : elle offre au péché une tombe et se fait fontaine de vie divine. Mais sans la parole accompagnatrice, tout cela resterait ambigu.

Il en va de même pour le feu, qui évoque tout et son contraire, la lumière du feu d'artifice et la torture du bûcher. Le soleil peut caresser et brûler. Et le sel ? Il donne du goût aux aliments, mais dessèche les champs.

Les symboles, en effet, ne sont jamais de pures données naturelles. Ils sont colorés par la culture dans laquelle ils baignent et qui les a façonnés. Leurs harmoniques enrichissent la mélodie comme un contre-chant. Tous les symboles chrétiens ont baigné dans la culture juive. Le bain d'eau, le repas, l'imposition des mains, l'onction, tous ces éléments proviennent de l'histoire vétérotestamentaire qui les a imprégnés. Aussi tout symbole chrétien est-il accompagné d'une parole qui le relie à sa préhistoire.

En outre, il n'existe plus en Israël de purs symboles naturels ; tous ont été historicisés,

c'est-à-dire recouverts d'un rapport à l'histoire. Toutes les fêtes, la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tentés, étaient au départ des fêtes liées au cycle de la nature. Mais elles ont été enrichies par l'histoire d'Israël. La Pâque est devenue le mémorial de la sortie d'Égypte ; la Pentecôte, fête de la moisson, devint le souvenir du don de la Loi sur le Sinaï ; et la fête des Tentés se mua en évocation du séjour sous les tentes, durant la traversée du désert. Bref, ces fêtes reçurent l'empreinte de l'histoire d'Israël. Et l'histoire ne s'apprend que si l'un de nous la raconte.

Mais nous n'en sommes pas encore aux sacrements. Ceux-ci sont des actions rituelles qui ont également comme fondement une symbolique naturelle : l'eau du baptême, le repas et l'imposition des mains sont des symboles de toujours. Mais l'eau du baptême n'est pas exactement celle du bain ; c'est aussi l'eau de la Mer des joncs et du déluge. Et l'Eucharistie n'est pas une sorte de casse-croûte ; c'est un repas rituel, qui n'est pas fait pour nous rassasier. C'est un repas sacrificiel, tel que les Juifs en connaissaient et qu'ils ont offert après la conclusion de l'Alliance et lors de son renouvellement.

Il faut le savoir si l'on veut comprendre les sacrements. Dans leurs catéchèses, les Pères de l'Église se sont épuisés à rechercher des typologies dans l'Ancien Testament. Tout ce qui avait rapport avec l'eau défilait devant les yeux des catéchumènes : l'eau de la création, du déluge, du passage de la Mer Rouge, et l'eau que Moïse fit jaillir du rocher. De même pour le repas : l'offrande de Melchisédech, le repas pascal...

Mais on n'en est pas resté là. Les sacrements portent aussi la marque de Jésus ; ils ont été christologisés. Ils renvoient à des faits de la vie de Jésus et à ses actes. Cela doit s'exprimer, lors des actions sacramentelles. Ainsi, lors de l'Eucharistie, est-il dit sur le pain : « Ceci est mon corps (celui de Jésus) ». De même pour le vin. Et lors du baptême, le ministre dit : « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ». Car tous les sacrements proviennent du Christ, et cela ne s'apprend que par une parole explicite : « la formule sacramentelle », sans laquelle le rapport entre le sacrement et Jésus serait rompu ; il n'y aurait donc plus de sacrement, sinon dévalué au rang d'une simple action

socialisante. De fait, il arrive parfois que des chrétiens en viennent à considérer le baptême de leur enfant comme une mise en relief de la naissance ou comme l'accueil d'un nouvel être dans la communauté humaine. Cela réduit le sacrement à sa pure symbolique de religion naturelle. Ce peut être profondément humain, mais ce n'est plus chrétien. Par ailleurs, la parole ne se réduit pas à la formule sacramentelle. La christologisation est beaucoup plus large : elle s'appuie aussi sur la liturgie de la Parole, que comporte tout sacrement, et sur la catéchèse d'initiation qui l'entoure.

Tout cela montre à quel point la Parole est indispensable au sacrement chrétien, qui se définit comme un acte de parole, une parole en acte. Le sacrement est une parole *performative* ; à la différence de la parole *informative* qui se borne à l'énoncé, le langage performatif a la particularité de faire ce qu'il dit. On pourrait dire que c'est le langage divin ; n'est-il pas écrit, dans le récit de création : « *Il dit, et ce fut fait* » ? Ainsi, le rite donne sa densité à l'action sacramentelle et lui offre le terrain fertile de la création et de l'histoire. La parole sacramentelle, pour sa part, lui apporte sa lumière et confère sens, clarté et intelligence à ce qui se produit. **Le rite est comme la cire du cierge, la parole est sa flamme. <reprendre en PAVE>**

Après la Parole, la foi

Les rituels naturels parlent d'eux-mêmes ; leur sens est évident. On aimerait qu'il en aille de même pour les sacrements. Mais il faut encore que ces derniers puissent accomplir leur promesse : la foi. Les sacrements ne s'imposent pas ; ils demandent confiance et foi. Même quand la main de Dieu nous touche et que sa bouche parle avec clarté, les sacrements ne « fonctionnent » pas s'ils ne sont pas reçus dans la foi.

C'est la raison principale de leur dépréciation actuelle, en tout cas comme vrais sacrements. La situation a beaucoup changé. Autrefois on pouvait montrer sans trop de mal les bienfaits du rite ; on se soumettait volontiers aux bénédictions, ordinations et impositions des mains. Les humains se sentaient si impuissants qu'ils s'ouvraient spontanément au spirituel. Puis on a dit : « Nous pouvons nous en tirer par nous-mêmes », « on n'est plus aux temps

des charlatans ». Le rituel s'est réduit au folklore religieux, à un décor lors des grands événements. L'éthique a petit à petit remplacé la foi : « si je vis loyalement selon ma foi, je n'ai plus besoin des sacrements ».

Mais est-il si vrai que « nous pouvons le faire nous-mêmes » ? Croyons-nous encore dans la capacité divine ? Ou sommes-nous devenus *selfsupporting* ? Les sacrements ne peuvent vivre en dehors d'un esprit de docilité, d'écoute et d'obéissance de la foi. Ils ne peuvent s'épanouir que dans une culture d'humilité et de réceptivité qui reconnaît volontiers l'initiative de Dieu et souhaite en vivre, qui accepte que, en dernière analyse, le salut vient d'ailleurs et non de nous. Le sacrement n'est pas l'œuvre de l'homme ; c'est Dieu qui agit, et l'homme reçoit. C'est cette réceptivité, cette capacité de « se laisser faire » qui nous rend la chose si difficile. Ici gît la cause de la désaffection du rite. Nous préférons tout faire nous-mêmes ; nous n'aimons guère nous laisser faire.

Mais quelle foi ?

La foi, que suppose le sacrement, ne doit pas être confondue avec la connaissance théologique. Croire n'est pas synonyme de capacité de justification et d'argumentation. La foi ici exigée peut être balbutiante, pauvre, peu ou même pas du tout capable de s'exprimer. Elle est avant tout un mouvement du cœur, plus qu'un acte de l'intelligence.

De plus, croire n'est jamais un fait individuel. La foi a besoin d'un « milieu » où elle peut germer et pousser, où elle peut être portée et nourrie. Ceci vaut aussi au plan humain ; on n'apprend une langue qu'en plongeant dans le bain d'une culture. Il en va de même dans l'Eglise ; la foi dans l'acte sacramentel est bien personnelle, mais elle est aussi portée par la foi de toute l'Eglise. C'est ainsi que l'Eglise connaît depuis ses origines le baptême des petits enfants. « *Il reçut le baptême, lui et tous les siens* » (Ac 16, 34), lit-on quelques fois dans le Nouveau Testament ; le plus probable est que cette maison ait aussi abrité des enfants. Bien sûr, à notre époque où le lien ecclésial s'est beaucoup relâché, on accordera une importance plus grande que jadis à la foi personnelle de l'individu. L'atomisation de la société rend aujourd'hui l'engagement de foi personnel plus important. On ne naît plus

chrétien, on le devient de plus en plus par choix personnel. Cela n'empêche pas l'Eglise de nous porter comme une Mère.

Comment peut-on savoir que quelqu'un a la foi et peut donc être admis au sacrement ? La certitude n'existe pas ; Dieu seul lit dans les cœurs. Lors de l'examen d'un candidat, il faudra toujours se demander si une formulation défectueuse de la foi reflète ou non un défaut de la foi elle-même. Il existe cependant une série de repères que l'on peut suivre avec prudence. La personne croit-elle en un Dieu personnel, ou seulement en quelque chose ? Cette foi en Dieu est-elle la foi au Dieu de Jésus Christ ? car Juifs et Musulmans croient aussi en un Dieu unique. La personne croit-elle en Jésus, vrai Fils de Dieu ? Enfin, on considérera aussi que l'Eglise est faite pour tous les gens de bonne volonté et que Dieu veut sauver tous les hommes (I Tm 2, 4). Cela ne signifie pas que les sacrements peuvent être donnés n'importe comment, et en notre temps sans doute moins qu'auparavant. Aujourd'hui davantage de gens restent pour un temps des « prosélytes du seuil ».

Mais lorsque des gens viennent honnêtement demander un sacrement, ils bénéficient déjà d'un préjugé favorable. Il n'est pas indispensable qu'ils puissent entourer leur demande de nombreux considérants, mais c'est à la communauté chrétienne et au ministre qu'il revient d'éclairer leur question et de les aider à la poser plus clairement ; c'est leur tâche. On ne peut exiger un examen avant d'avoir proposé une leçon. Le rigorisme n'est pas de mise et le rêve d'une 'Eglise de purs' s'est souvent révélé être une pénible illusion. Une Eglise de croyants n'est pas une Eglise de purs. Et ceux que l'on désigne comme des purs sont rarement croyants. Par ailleurs, le laxisme n'est pas la solution non plus. N'est-il pas souvent le paravent d'une paresse de la part de la communauté et du ministre ? Lorsque Lévi fut appelé par Jésus à son bureau des impôts, n'était-il pas en train de pécher ? Jésus était-il victime d'un moment de laxisme ? Non, Il était miséricordieux. Et lorsque, avec ses collègues, Lévi offrit un banquet à Jésus, Jésus vint s'y asseoir !

Godfried cardinal Danneels
Archevêque de Malines-Bruxelles